



Henri Rey-Flaud

L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage

Comprendre l'autisme

Aubier

*La psychanalyse
prise au mot*

Extrait de la publication

L'enfant qui s'est arrêté
au seuil du langage
Comprendre l'autisme

La psychanalyse prise au mot
(collection dirigée par René Major)

DU MÊME AUTEUR

- Pour une dramaturgie du Moyen Âge*, Paris, PUF, 1980
La Névrose courtoise, Paris, Navarin, 1983
Le Charivari. Les rituels fondamentaux de la sexualité, Paris, Payot, 1985
Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse (1905-1914), Paris, Payot, 1994
L'Éloge du rien. Pourquoi l'obsessionnel et le pervers échouent là où l'hystérique réussit, Paris, Seuil, 1996
Autour du Malaise dans la culture de Freud, en collaboration avec Jacques Le Rider, Michel Plon et Gérard Raullet, Paris, PUF, 1998
Le Sphinx et le Graal. Le secret et l'énigme, Paris, Payot, 1998
Le Cercle magique, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1973 (nouvelle édition revue et augmentée, Genève, Slatkine reprints, 1998)
Le Chevalier, l'Autre et la Mort, Paris, Payot, 1999
Le Démenti pervers. Le refoulé et l'oublié, Paris, Aubier, 2002
La Pulsion de mort. Entre psychanalyse et philosophie, en collaboration avec Michel Plon, Paris, Érès, 2004
« *Et Moïse créa les Juifs...* » *Le testament de Freud*, Aubier, 2006
La Vérité. Entre psychanalyse et philosophie, en collaboration avec Michel Plon, Paris, Érès, 2007

Henri Rey-Flaud

L'enfant qui s'est arrêté
au seuil du langage

Comprendre l'autisme

Ouvrage publié avec le concours
de l'université Paul-Valéry de Montpellier

Aubier

« Jusqu'au seuil de l'adolescence il formait une boule hermétique et suffisante, un univers dense et personnel et trouble où n'entrait rien, ni parents, ni affections, ni aucun objet, ni leur image, ni leur existence, à moins qu'on ne s'en servît avec violence contre lui. En effet, on le détestait, on disait qu'il ne serait jamais homme. »

Henri Michaux, *Lointain intérieur*

AVANT-PROPOS

Ce livre est dédié aux parents et aux soignants qui assurent au quotidien la tâche éprouvante d'accompagner dans la vie un enfant autiste. Nous avons tenté dans ce texte d'éclairer d'une petite lumière la route tourmentée qui leur a été assignée, en montrant que cette affection, considérée souvent comme un irréversible déficit mental d'origine organique, n'était pas une malédiction sans recours. Les matériaux livrés par les cliniciens anglo-saxons, héritiers de Melanie Klein, repensés par la théorie freudienne, permettent en effet désormais d'établir que l'autisme présente, en réalité, des enfants arrêtés sur le seuil du langage et découvrant, à ce titre, un état primitif de la psyché, en lui-même logique et cohérent. Libéré de la fatalité biologique, le sujet autiste apparaît ainsi seulement en attente d'être relancé dans la dynamique de devenir que les autres enfants accomplissent naturellement sans difficultés majeures.

Sous ce nouveau regard, le défaut de relation à l'Autre, qui a valu son nom à l'autisme, révèle qu'il peut être corrigé et la communication rétablie, lorsque la rupture de contact est décelée assez tôt. Encore faut-il avoir au préalable reconnu et déterminé la nature des processus qui président aux premiers échanges entre le nourrisson et la mère, afin d'identifier en quel point est survenu le court-circuit qui a plongé l'enfant dans la nuit et d'être en

mesure, à partir de là, de réactiver la connexion interrompue. Notre première tâche dans ce livre a donc été de reconstituer comment chaque enfant, aux premiers temps de la vie, reçoit de ses parents sous le chef du langage les signes primordiaux qui vont donner sens à son être au monde et lui permettre, dans le même élan, d'accéder à la communauté humaine.

Comprendre pourquoi l'autiste a échoué au moment de cette introduction capitale est aujourd'hui assurément l'approche la plus respectueuse des petits patients atteints de cette affection et, en même temps, la plus porteuse d'espoir dans la mesure où elle fait entrevoir derrière les conduites aberrantes et rebutantes de la pathologie manifeste la promesse d'un éveil et d'un retour à la vie.

INTRODUCTION

Les enfants de l'autre monde

Il existe des enfants dotés d'une peau si transparente qu'on dirait des enfants-fées. Leur visage de cire vierge, sur lequel aucun événement heureux ou malheureux ne paraît avoir laissé de traces, semble signifier qu'ils n'attendent rien non plus de l'avenir : ainsi cette petite fille, assise sur la plage, qui faisait couler pendant des heures du sable entre ses doigts, tel un sablier vivant mesurant l'éternité, ou ces petits garçons perdus dans la contemplation hypnotique de divers objets tournants (une hélice, un ventilateur), ou fixés intensément sur le balancement infini d'une chaîne tendue entre deux bornes¹.

Parfois ces enfants font même l'économie des objets de la réalité ordinaire : ils agitent par exemple leurs doigts devant leurs yeux avec une vélocité indescriptible, comme s'ils tricotaient sans fil et sans aiguilles une toile imperceptible pour tisser un écran entre eux et le monde. Ou bien ils rapprochent une ou deux mains d'une oreille, puis, avec une dextérité inimitable, ils animent leurs doigts de mouvements d'arabesques d'une extraordinaire agilité, donnant l'impression qu'ils sont en train de jouer de

1. L'histoire singulière des enfants évoqués ici sera reprise dans le cours du livre.

quelque instrument invisible et mystérieux. Leur gestuelle de verre fait alors penser qu'échappés au monde qui les entoure ils écoutent en secret la musique de leurs doigts, ce que semble confirmer le fait que, dès qu'ils se sentent observés, ils s'arrêtent aussitôt comme s'ils voulaient préserver l'intimité de leur univers enchanté.

Dans la même ligne, l'autarcie de ces petits sujets à l'égard de l'Autre apparaît parfois encore plus souveraine. Ainsi quand ils élisent une partie de leur propre corps pour instaurer la figure d'un autre paradoxal, soumis à leur contrôle : la petite Sara tendait par exemple sa main devant elle, en la regardant fixement durant un long moment ; puis elle lui parlait pendant des heures avec un air d'intense concentration, guettant avec attention la réprimande ou le réconfort qu'elle allait lui apporter : « Ça va ? » demandait Sara à sa main, et celle-ci, docile, lui répondait toujours dans le sens de ce qu'elle attendait.

Toutefois, sous son masque impassible, le visage de ces enfants porte souvent la marque du coup du destin qui les a un jour frappés.

Les paradoxes de l'étrange

Une physionomie particulière semble avoir spécialement conservé la trace de la meurtrissure qui a enfoui leur âme et leur désir au tréfonds de leur être, en ne laissant subsister dans le monde qu'un fantôme inerte et absent : l'un des côtés de leur visage sourit avec son œil tourné vers l'intérieur, tandis que l'autre semble perdu, avec un œil fixé sur le vide. Une autre de leurs expressions familières s'inscrit dans le même sens : le sourire secret et serein du Bouddha qu'affichent certains d'entre eux semble en effet sceller le choix inexplicable qu'ils ont fait de se retirer de la vie avant d'avoir commencé à vivre, comme s'ils avaient voulu se protéger par avance de toute émotion et de tout affect. Ce sentiment est confirmé par le spectacle

que donne, quand ils se mettent en mouvement, leur façon de se déplacer, qui révèle d'une autre manière leur nature singulière, à la marge de l'humain.

Ils s'avancent en effet souvent sur la pointe des pieds, ce qui leur donne l'air de flotter plutôt que de marcher. Cette impression est par ailleurs validée par une autre curieuse posture, assez répandue, qui les fait progresser les bras écartés sur les côtés, pliés à angle droit, dans une attitude pétrifiée qui les transforme en étranges chandeliers. En fait, cette gestuelle insolite trouve son sens quand on considère celle des jeunes échassiers qu'on voit courant sur la surface des étangs, leurs moignons d'aile tendus, tentant de façon maladroite et vaine de s'envoler. La surprise est alors de découvrir que, dans cet état de flottaison, ils peuvent quelquefois accomplir des exploits déconcertants d'équilibristes. Katia narguait ainsi ses éducateurs quand, ayant escaladé le portique du gymnase de son institution avec une agilité de singe, elle se balançait debout d'avant en arrière sur la barre transversale, en jouant malignement avec le point de rupture qui eût marqué sa chute, mais qu'elle ne franchissait jamais. L'épilogue déroutant de son numéro était qu'une fois au sol elle se déplaçait instantanément avec la lourdeur saccadée d'un phoque échoué sur le sable, comme pour montrer que cette terre sur laquelle elle était retombée n'était pas la sienne. On pourrait encore évoquer la figure de Rebecca qui, à dix-neuf ans, ne comprenait pas comment on pouvait utiliser une clef et se montrait extrêmement maladroite dans tous ses gestes, sauf quand elle dansait. D'autres conduites confirment, sur un mode tout aussi surprenant, le caractère d'étrangeté de ces petits êtres.

Nadia suscitait ainsi le désarroi de l'équipe soignante lorsque, ayant réussi à s'emparer d'un briquet, elle passait la flamme contre la paume de sa main tout en se balançant de façon lancinante au rythme d'une mélodie faite des deux mêmes notes indéfiniment psalmodiées. De la même façon, au cours des séjours de vacances, elle se précipitait

sur les feux de camp pour fouler, pieds nus, avec une jubilation non dissimulée, les braises incandescentes. Dans les deux cas, ni sa main ni ses pieds ne portaient de traces de brûlures. Inversement, elle pouvait quelques minutes plus tard recracher dans un cri de fureur la soupe trop chaude qu'on venait de lui servir et qui avait apparemment causé chez elle une douleur insupportable. Plus généralement, chez de nombreux sujets, la vue de la moindre fumée sur leur assiette de soupe paraît si intolérable que l'on doit se résoudre à la leur donner presque froide.

Toutes ces conduites et tous ces caractères mettent clairement en évidence que ces enfants, qui côtoient les humains ordinaires, viennent en réalité d'une autre planète et vivent dans un monde qui est en même temps leur prison et leur royaume. Un certain nombre d'observations vérifient cette conclusion.

Les frontières invisibles

Une de leurs mimiques favorites consiste à se balancer d'un pied sur l'autre d'avant en arrière, dans la gestuelle d'un sauteur en longueur qui n'en finirait pas de prendre son élan ; on dirait un personnage qui serait indéfiniment sur le point de sauter par-dessus un fossé invisible le séparant du monde, sans pouvoir se résoudre à faire le pas qui lui permettrait de franchir cet abîme et de se retrouver de l'autre côté. D'autres pratiques, au premier abord inexplicables pour l'entourage, laissent deviner la présence de barrières imperceptibles, qui semblent secrètement circonscrire et quadriller leur univers. Ainsi les voit-on marcher mystérieusement sur certaines lattes de bois et pas sur d'autres, sur certains carreaux de la cuisine et pas sur d'autres, sur les noirs et pas sur les blancs, ponctuant leurs parcours compliqués d'arrêts obligatoires et hurlant comme des perdus si quelqu'un, par maladresse ou inattention, vient à franchir une de ces limites interdites ou brûler une des stations prescrites. Et gare à celui qui s'aviserait de s'adresser à eux ou pis encore de leur sourire

dans les moments où ils s'appliquent à suivre ces traces invisibles, investies d'une signification sacrée. Ce sont vraisemblablement des frontières de même nature, tout aussi mystérieuses et infranchissables, érigées en rempart contre une indicible peur, qu'ils respectent encore quand ils effleurent sans les toucher le dos d'un chien ou le visage de leur thérapeute.

À l'inverse, ils semblent en permanence terrorisés par la menace secrète que les objets du monde extérieur puissent faire irruption dans leur univers. Un bruit du dehors peut ainsi envahir leur espace aussi douloureusement que la vue à travers une fenêtre d'un jardinier dans un potager. Quand un avion devenait visible ou qu'on pouvait l'entendre ronfler au-dessus des têtes, John se cramponnait au lobe de l'oreille de sa thérapeute, enfouissant sa tête dans le creux de son épaule. C'est habité par la même angoisse incontrôlable que Timmy, dans de pareils moments, enfouissait son pouce dans sa bouche, en menaçant furieusement de son autre poing des envahisseurs invisibles, que Christian, pour obturer son espace intérieur, s'efforçait, grâce à une torsion curieuse de ses mains, de se boucher à la fois le nez, la bouche, les oreilles et les yeux, ou que Joëlle et Florence, âgés respectivement de quatre et cinq ans, tentaient de faire bordure à leurs corps indistincts, la première en empilant indéfiniment des culottes les unes sur les autres, la seconde en enfouissant dans son vagin les objets les plus hétéroclites. Devant de telles conduites, les parents et les thérapeutes s'interrogent, désarmés.

Le rejet du monde et de l'Autre

Quelques hypothèses se présentent spontanément à la pensée : peut-être ces enfants dressent-ils toutes ces barrières pour effectuer on ne sait quelle séparation vitale ou maintenir une distance nécessaire entre eux et l'extérieur, opérations qui n'auraient pas été accomplies en temps voulu, ce qui les exposerait en permanence à tous les accidents de ce monde. S'expliquerait alors leur détresse

devant les atteintes portées aux divers objets de la réalité quotidienne, qu'ils semblent ressentir comme des blessures infligées à leur propre corps. Le petit Sylvestre avait ainsi été désespéré le jour où sa mère avait perdu une boucle à l'une de ses chaussures, de même qu'il pleurait à chaudes larmes chaque fois qu'un de ses crayons se cassait, disant qu'« il y avait une vie en moins, une vie brisée ». Ces réactions livrent peut-être, du même coup, la clef de la terreur manifestée par beaucoup de ces enfants à l'idée de mordre dans de la mie de pain (ou dans d'autres types de nourriture) comme s'ils craignaient, par cet acte, d'anéantir des mondes et de disparaître avec eux.

Sur un mode inversé, mais tout aussi déroutant, chaque adresse venue d'un tiers, même la plus tendre (surtout la plus tendre), est vécue par eux comme lourde de dangers. Sylvestre, que nous évoquions il y a un instant, ne tolérait pas par exemple le langage du sourire, auquel il répondait systématiquement en se bouchant les oreilles, en hurlant « Non ! » et en se griffant le visage. Ce rejet de l'Autre se révèle de façon encore plus évidente dans le refus de toute forme de communication verbale. Refus, disons-nous, et non incapacité, ainsi que semblent le montrer certaines explosions de la parole (toujours très brèves), qui viennent le temps d'un éclair, déconcertant l'entourage, rompre le mutisme de ces enfants avant que la nuit du silence ne se referme à nouveau sur eux.

D'autres figures énigmatiques du refus

Ainsi en fut-il pour cet adolescent que ses activités extrêmement réduites cantonnaient à un embryon de vie sociale et qui était parvenu à l'âge de dix-sept ans sans avoir prononcé le moindre mot. Dans le lieu d'accueil où il passait ses jours, il ne participait qu'à l'équipe cuisine en se limitant à la préparation d'un seul plat : la tarte au roquefort qu'il fut un jour chargé de confectionner pour la fête de fin d'année de l'institution. Comme il s'approchait de la table autour de laquelle se trouvaient réunis

pensionnaires et soignants, en portant son chef-d'œuvre comme un saint sacrement, il trébucha contre une chaise et laissa se fracasser sur le carrelage avec son contenu l'assiette qu'il tenait à deux mains. Sur quoi, à la stupéfaction générale, il s'écria dans un rugissement de colère : « Mais j'ai de la merde dans les mains », puis il retomba définitivement dans son silence. C'est encore cet enfant mutique, placé lui aussi en institution, qui, refusant de manger au réfectoire, suscita l'exaspération de son éducateur qui à bout de patience lui dit : « Mange ça ! » et fut interloqué de recevoir comme réponse instantanée et sans suite : « Je n'aime pas le saucisson ! » La question est ici de comprendre l'émergence fulgurante et sans lendemain chez ces sujets d'une parole inouïe, qui laisse chaque fois les témoins déconcertés devant cette subjectivité pleine et accomplie, semblant n'avoir surgi que pour disparaître aussitôt sous le coup d'un danger ineffable, insaisissable pour l'entourage. Chez d'autres enfants, cette menace apparaît encore plus déroutante lorsqu'on découvre que c'est le sujet lui-même qui occupe la place de l'Autre étranger hostile.

Sylvestre, toujours lui, ne supportait pas son image dans le miroir : quand il se voyait dans la glace, il criait et disait que c'était un autre qui était là et qui le fixait avec un regard noir. Il avait d'ailleurs poussé la haine de lui-même au point d'avoir rejeté son prénom de baptême, qui était Jean, et décrété qu'il s'appellerait désormais Sylvestre. Si quelqu'un se trompait et s'adressait à lui par son ancien prénom, il se bouchait les oreilles, tordait la bouche, bavait de rage et, pour finir, se jetait à terre en lançant en tous sens bras et jambes. Son corps lui-même était pour lui un carcan insupportable dont il essayait désespérément à certains moments de se débarrasser, se donnant des gifles, s'arrachant les cheveux et criant : « Je veux ôter ma peau. Je veux ôter ma peau », comme s'il voulait enlever une tunique invisible dont le feu l'aurait dévoré.

L'horreur de l'Autre et d'eux-mêmes, complétée par une indifférence absolue à l'égard du monde, présente

ainsi deux modes de rejet qui semblent résumer la relation de ces enfants à la réalité extérieure. Mais d'autres conduites tout aussi bizarres révèlent en sens inverse qu'une forme inattendue d'attrait pour l'Autre redouté et le monde haï anime en secret ces âmes qu'on eût pu croire mortes.

La vie retenue sous la glace

Leur pratique répandue de s'emparer d'objets aussi hétéroclites qu'un soldat de plomb, un coin de table ou la surface d'un morceau de bois poli, afin de les sucer, de les lécher ou de les caresser éperdument, paraît en effet traduire la tentative de retrouver on ne sait quelles sensations primitives, délicieuses et inoubliables. Du coup, on est amené à penser que d'autres conduites voisines, comme celles qui leur font enduire de salive, de crachats ou d'excréments le visage des personnes de leur entourage, expriment peut-être, sous le masque d'une étrangeté difficile à soutenir, une intention analogue.

Les thérapeutes s'interrogent encore pour savoir s'il faut rapprocher des attitudes que nous venons de voir la pratique courante chez ces sujets d'un discours écholalique, qui consiste dans la reproduction à l'identique de la phrase par laquelle l'adulte vient de s'adresser à eux et qui, de ce fait, semble rebondir comme sur un mur : *Est-ce que tu viens goûter ? – Tu viens goûter.* Ce phénomène trouve son équivalent au niveau du corps dans des manifestations d'imitation directe (« mimétique »), qui donnent à voir des patients qui « épousent » le corps du soignant, s'avancant quand il s'avance, s'arrêtant quand il s'arrête, tels des reflets superposables aux modèles, qui dévient par ce caractère l'inversion par laquelle les miroirs expriment la reconnaissance de l'altérité de l'Autre. Cette non-inversion apparaît, au premier abord, d'autant plus surprenante qu'elle semble contredire l'écriture en miroir souvent pratiquée par ces sujets, qui fait aller leur main de droite à gauche et même quelquefois de bas en haut.

C'est encore la place de l'Autre (et conjointement la leur en tant que sujets) qu'interrogent les techniques « prothétiques » mises en place par ces enfants, comme celles qui consistent à saisir le poignet d'un adulte pour abaisser un loquet de porte, enclencher un interrupteur électrique ou lancer une toupie, techniques voisines des pratiques de « branchement » dans lesquelles le contact corporel avec un tiers, vecteur d'un mystérieux influx vital, semble nécessaire au maintien de l'intéressé dans un état minimal d'animation, toute déconnexion le laissant instantanément inerte et effondré comme une poupée de chiffons abandonnée.

Ces enfants étranges, déroutants, inquiétants, fascinants quelquefois, mais le plus souvent épuisants, qui sont vécus par leurs parents comme une énigmatique malédiction, ont un nom : on les appelle les autistes.

Prouesses

Pendant très longtemps (durant tout le temps de la découverte freudienne), on a confondu l'autisme avec la psychose infantile ou l'arriération mentale, mais la détermination d'une identité psychique propre, accomplie au début des années 1940, n'a fait qu'épaissir le mystère qui pesait sur les enfants relevant de ce registre. Force a été en effet de reconnaître à ces petits êtres, enfouis sous une carapace d'indifférence, de terreur ou de fureur, des qualités de sensibilité insoupçonnées et des capacités intellectuelles ou artistiques incompréhensibles. C'est ainsi qu'une petite fille, qui apparaissait perdue depuis toujours dans un monde hors du monde où nul ne semblait pouvoir l'atteindre, eut un jour une conduite extraordinaire : elle s'installa au piano de la maison familiale et improvisa un morceau que sa mère, survenue à l'improviste, attribua à Beethoven.

La mémoire exceptionnelle de ces enfants est une autre caractéristique inexplicée de leur personnalité. Le jeune Peter, revu par sa thérapeute des années après sa période

Composition et mise en page



N° d'édition : L01EHVN000107N001
Dépôt légal : avril 2008

Extrait de la publication